

AVANT-PROPOS

Ma fille, à qui je parlais un jour de la guerre, m'a déclaré : « Tu te répètes, Papa. Enregistre un bon coup tes histoires et envoie-moi la cassette ! »

Ce conseil irrespectueux mais lucide m'a donné envie d'écrire ce modeste ouvrage qui n'a qu'un seul mérite, celui d'être sincère.

Il pouvait donc être intéressant d'avoir le témoignage d'un jeune qui n'avait rien fait d'autre que d'échapper au froid, à la faim, au couvre-feu, à la propagande ennemie, et aux bombes anglaises, américaines, italiennes et allemandes.

Quelqu'un qui pouvait dire comme l'Abbé Sieyès, quand on lui demandait ce qu'il avait fait pendant la révolution : « J'ai vécu ! »

Bien sûr, il y a des rires de temps en temps. Peuvent-ils choquer ?

Mais de même que le cinéma s'orientait vers l'intemporel pour fuir l'actualité, nous avons recours à l'humour, cette politesse du désespoir pour échapper aux contraintes de l'Occupation.

Et ce n'est pas de ma faute si, sollicitant ma mémoire (défaillante pour ce qui s'est passé la semaine dernière, mais miraculeusement intacte pour les années sombres !), les points saillants qui émergent après un demi-siècle sont souvent comiques. C'est, dans le fond, une chance !

CHAPITRE I

L'EXODE

SEPTEMBRE 1939 – SEPTEMBRE 1940

UNE SI JOLIE PLAGE ET UN DANGEREUX PARANOIAQUE

La guerre surprend notre famille alors qu'elle prolonge ses vacances et sa cure d'iode, sur une des plages de Caen, au cours de ce beau mois de septembre 1939.

Une petite fille de sept ans, Annie, que nous connaissons bien, pleure parce qu'elle rentre plus tôt que prévu. Sa mère lui donne en exemple ma sérénité.

Annie dit, pour me vexer sans doute :

— Bof ! Il n'est pas assez vieux pour être soldat.

Bêtement, je me rengorge pour lui répondre :

— Je n'ai que 14 ans, mais si la guerre dure, je serai mobilisé.

Je soulève un rire général, car personne ne pense que cette guerre durera aussi longtemps que la précédente.

Cette enfant n'est pas réaliste ! Mais les gouvernements des ex-pays alliés l'ont-ils été, eux ?

Mes parents et ceux d'Annie s'élèvent tour à tour contre l'imprévoyance des uns et l'égoïsme des autres. Mon père, engagé volontaire en 14, comme il aime à le rappeler, est le plus excité. Il vitupère nos anciens alliés qui nous ont poussés à être trop indulgents avec le Führer. Il s'étrangle presque quand il évoque l'absence d'intervention de la France, lorsque Hitler a violé le traité de Versailles en réoccupant la Rhénanie. Mon père se transforme, à ma grande surprise, en pompier (j'ignorai ses compétences) quand il explique :

— Lorsqu'un feu débute, il suffit d'un seau d'eau pour l'éteindre. Après quelques minutes, il faut une voiture de pompiers. Une heure après, il faut plusieurs casernes. En 1930,

avec seulement trois bataillons, on empêchait les Allemands de réoccuper la Rhénanie.

Faute d'avoir connu cet axiome des soldats du feu, ils n'ont pu empêcher l'Europe de sombrer dans un bain de sang.

Dans les grand'messes nazies, le Führer entraînait littéralement en transes et communiquait son hystérie à ses partisans. Il réclamait son « espace vital » et ne nous cachait rien de ses visées territoriales. Après l'Autriche et la Tchécoslovaquie, l'ogre allemand s'attaquait à la Pologne. La Grande Bretagne et la France ne pouvaient plus reculer et manquer de nouveau à leur parole.

Dans la rue, les gens ne sont pas excités, mais plutôt tristement résignés. Ce ne sont pas eux qui écriraient « à Berlin » sur les portières des wagons, comme en 1914.

Certains, murmurent :

“ Pourquoi donc se battre pour le couloir de Dantzig ? ”

HISTOIRES DE POILUS

A table, mon père ne peut s'empêcher de nous raconter « sa guerre ». Pour une fois, mon frère aîné (15 ans), ma sœur – qui vient de rentrer dans sa huitième année – ainsi que moi-même prêtons la plus grande attention à ses propos ... Mon père nous décrit cette course dantesque qui était la sienne à Verdun lorsqu'agent de liaison, il sautait d'un trou d'obus à l'autre, sous les tirs d'artillerie. Un autre fantassin le suivait, prêt à s'emparer de son message dans le cas où il aurait été tué.

Les Poilus devenaient à la longue insensibles : dans sa tranchée, une jambe de soldat allemand, chaussée de sa botte, dépassait du sol. Les fantassins français y accrochaient leurs vêtements et leurs casques, profitant de ce « portemanteau » inattendu.

Las de cette guerre horrible, des soldats recherchaient ce qu'on appelait la « bonne blessure », qui ne mettait pas votre vie en danger, mais vous permettait d'être évacué. Ils levaient une main au-dessus du parapet pour l'exposer à une balle ennemie. L'Etat-major, alerté par la recrudescence de blessures de ce type, décida qu'elles ne seraient pas soignées immédiatement, lorsqu'elles paraîtraient suspectes !

Mais que sera cette nouvelle guerre ?

Pour le moment, les journaux nous révèlent le confort incroyable de cette fameuse ligne Maginot destinée à nous protéger des hordes ennemies. Nous voilà loin des tranchées boueuses évoquées par mon père. Vive le béton !

PARIS EN GUERRE

Nous rentrons à Paris, après notre cure d'iode.

Les parents imposent à leurs enfants des séjours sur les plages glaciales de la Manche. Elles sont riches en varech, lequel dégage cet iode sous lequel nous risquons, paraît-il, d'être affligés de goûtes disgracieux.

Paris, que nous retrouvons le soir, est dans une obscurité totale. Pour éviter les bombardements, la ville-lumière se cache. Tous les habitants ont tapissé leurs fenêtres de papier bleu, au moyen d'une colle préparée avec de la farine et de l'eau. Au moindre rai de lumière, un spécialiste de la défense passive siffle. Il peut monter et vous infliger une amende. C'est le chef d'îlot. En effet, tous les quartiers sont quadrillés en îlots que contrôlent des anciens combattants. Toutes les couvertures des caves sur la rue sont obturées par du plâtre. Quand, en raison de leur solidité, on les a transformées officiellement en abris, une affiche apposée sur le mur de l'immeuble mentionne alors le mot « abri » avec le nombre de places disponibles. On ne sera pas tout seul !

UNE GRANDE MASCARADE

Tous les habitants ont été dotés d'un masque à gaz. Pour vérifier s'ils sont étanches, on bouche l'entrée d'air du filtre avec la paume de la main. Ce test amuse follement les enfants. Le groin de métal leur rappelle, en outre, les déguisements du Mardi Gras, mais leurs parents pensent à l'ypérite de la guerre de 14.

Les masques sont délivrés avec leurs étuis cylindriques. Portés en bandoulière, ils se révèlent bien pratiques pour y loger des sandwiches ou une bouteille de vin, lorsqu'après quelques semaines, la hantise des gaz a disparu.

BALLONS CONTRE AVIONS

Partout dans le ciel de Paris et de sa banlieue, s'élèvent, à des hauteurs variables, des ballons captifs: les fameuses « saucisses » dont les câbles sont destinés à faire tomber, la nuit, des avions ennemis un peu trop curieux.

Les appareils devaient donc voler très haut. Une enfant de quatre ans, à qui j'expose cette stratégie, me réplique :

— Mais ils vont alors se heurter aux étoiles ?

Décidément, les filles ne comprennent rien à la guerre !

Je trouve qu'en plein jour, s'ils étaient peints de différentes couleurs vives, ces ballons seraient du plus bel effet. Je m'abstiens de le dire à mon père qui apprécie de moins en moins ce genre de suggestion.

COMMENT FAUT-IL LES HABILLER ?

On rencontre dans la rue des officiers d'une cinquantaine d'années dont les uniformes aux couleurs passées attestent une participation active à la guerre de 14. Les soldats de l'armée de terre, habillés en kaki, ont l'air bien « tristounet ». Cette couleur

qui constitue un excellent camouflage dans la boue des tranchées, est un héritage de la guerre de 14.

Au début de celle-ci, les soldats étaient en pantalons rouges, probablement dans le but d'égayer les villes de garnison. Hélas ! Ils avaient constitué une cible idéale pour les Allemands dans les premiers combats en terrain découvert. Puis, vint le bleu horizon. L'idée avait sûrement germé dans le cerveau d'un officier d'Etat-Major, qui se rappelait ses vacances passées sur la Côte d'Azur. Vu d'en bas, plaqué sur un ciel bleu, le fantassin devient invisible, quand il se lance à l'attaque. Mais combien de temps dans l'année, le ciel de Picardie ou de Lorraine est-il bleu ?

Ces réflexions sur la météorologie ont conduit des officiers avisés à adopter le kaki dans l'entre deux guerres. Mais hélas ! En juin 1940, les Français n'auront pas le temps de s'enterrer dans la boue des tranchées et constitueront des cibles bien visibles dans une nature qui n'aura jamais été aussi verte !

UNE GUERRE BIEN TRANQUILLE

Sur le front, les communiqués ne font état que d'activités de patrouilles. Le mot R.A.S. (Rien A Signaler) est souvent mentionné. L'ennemi du soldat, c'est l'ennui. Aussi, organise-t-on des collectes pour leur envoyer des ballons de football et des jeux de cartes.

Pourtant, la guerre enregistre ses premiers morts. Les victimes sont souvent des jeunes officiers de cavalerie audacieux qui font des incursions dans le « no man's land » entre la ligne Maginot et la ligne Siegfried.

C'EST LA GUERRE SUR LES ONDES

Certains croient encore en une paix de compromis, bien que l'avance des Allemands en Pologne ait été foudroyante. La cavalerie polonaise s'est brisée contre les blindés. Les photos

nous montrent des soldats chargeant avec des lances ! C'est un nouveau partage de la pauvre Pologne entre l'Allemagne et l'U.R.S.S, avec laquelle Hitler a conclu un pacte de non-agression au mois d'août.

A la frontière franco-allemande (on peut à peine parler du front), les Allemands se livrent à une propagande intense, déversée par de puissants haut-parleurs, sur nos mobilisés. Ils leur apprennent que la guerre a été voulue par les capitalistes anglais, lesquels gagnent de l'argent pendant que les Français offrent leur poitrine. Ces arguments sont répétés à l'attention des populations civiles par une station radio de Stuttgart où officie un speaker français que tout le monde appelle « Le traître de Stuttgart » et qui sera fusillé après la libération.

GARE AUX ESPIONS !

Le gouvernement incite les Français à se méfier des espions. Des affiches couvrent Paris avec le slogan : « Les oreilles ennemies vous écoutent ».

Le gouvernement instaure la censure. Des lignes sont supprimées dans les articles de journaux et des espaces blancs apparaissent çà et là. Il s'agit de faits qui auraient pu renseigner l'ennemi. Un censeur s'avère particulièrement pointilleux. Il supprime un passage dans lequel le journaliste indiquait qu'il voyait la Grande Ourse au cours de son enquête sur une division d'infanterie dans un village d'Alsace ! Un nouveau mot a été créé : « caviarder », probablement parce qu'on noircit les lignes qui doivent être supprimées.

UNE VICTOIRE ASSUREE

Les murs sont aussi couverts d'une affiche destinée à donner bon moral aux civils.

Elle représente une mappemonde où la France, avec toutes